



Cécile Michel

2. LE KAUNAKÈS était une sorte de jupe constituée de volants à mèches superposées, imitant une fourrure. Il est souvent figuré sur la statuaire de la période protodynastique, comme sur cette statue en gypse, coquille et lapis-lazuli de l'intendant Ebih-II de Mari, datée d'environ 2 400 ans avant notre ère et conservée au musée du Louvre.

entre 2007 et 2009 au Centre de recherche sur le textile de Copenhague. Ces expériences ont fait apparaître que, selon la qualité de la fibre, le poids et le diamètre du fuseau, on peut définir la nature du fil obtenu et sa finesse. Les fusaïoles analysées indiquent par exemple que les fileurs d'Arslantepe, à la fin du IV^e millénaire, produisaient des types de fils très différents, fins ou épais, serrés ou lâches.

Le tissage, activité saisonnière surtout liée au cycle agricole, n'a guère laissé de traces dans les habitations du Proche-Orient ancien. Les métiers à tisser en bois n'ont pas survécu au temps ; seuls subsistent les signes en négatif de leur présence, tels les trous de poteaux, ou certains de leurs éléments fonctionnels, tels les poids des métiers verticaux.

Catherine Breniquet, de l'Université Blaise-Pascal à Clermont-Ferrand, a montré en 2008 que différents types de métiers ont été utilisés, dont un métier horizontal et un métier vertical à poids. Celui-ci requiert en outre l'usage préalable d'un métier à ourdir composé de trois piquets. Le métier à poids peut comporter des tablettes disposées latéralement pour assurer les finitions du tissu. Il est possible que les bandes ainsi obtenues soient figurées sur le vêtement drapé du roi de Lagash Goudéa (voir la figure 3).

Au III^e millénaire, le métier horizontal aurait été supplanté par le métier vertical à poids, utilisé pour le tissage de la laine lors de la mise en place d'ateliers de tissage et l'apparition de vêtements formés de grandes pièces de tissus drapées ; les nombreux pesons en forme de pyramides, disques, tubes, croissants, percés d'un ou deux trous, témoignent de son usage.

La documentation cunéiforme révèle l'apparition d'une véritable industrie textile dès le milieu du III^e millénaire. De grands ateliers de filage et de tissage, qui dépendent des institutions, engendrent de nombreux documents administratifs précisant la quantité de laine travaillée, la production d'étoffes par travailleur, le prix de revient d'un coupon, etc.

Un texte cunéiforme datant de la fin du III^e millénaire publié par Hartmut Waetzoldt, de l'Université de Heidelberg, précise par exemple que pour produire une étoffe de type *bar-dul* avec de la laine de cinquième catégorie, il fallait deux kilogrammes de laine mélangée sachant qu'« une femme nettoie et peigne 125 grammes par jour, produit 1,5 kilogramme de

mèches par jour, que le fil de chaîne pour la faire pèse 650 grammes et qu'une femme file 17 grammes de fils fortement tordus (pour la chaîne) ; le fil de trame pour la faire pèse 835 grammes et une femme en produit 42 grammes par jour (pour la trame). » D'autres documents renseignent sur le nombre de journées nécessaires à une tisseuse pour obtenir une étoffe de dimensions données.

Production à grande échelle et production domestique

Les manufactures d'Ur III employaient plusieurs milliers de femmes pour accomplir des fonctions différentes, les moins qualifiées étant affectées au filage tandis que les plus qualifiées l'étaient au tissage. Les hommes assuraient plutôt l'encadrement et la finition des tissus ; certains étaient désignés comme maîtres tisseurs. Il fallait alors trois journées de travail féminin pour tisser entre 25 et 50 centimètres d'étoffe.

Outre cette production textile à grande échelle, la production domestique prenait parfois de l'ampleur. Au début du II^e millénaire, les femmes assyriennes excellaient si bien dans l'art du tissage que leurs étoffes étaient vendues à un millier de kilomètres de chez elles, en Anatolie centrale.

Afin d'améliorer leur production, elles recevaient des conseils de leurs époux informés de la demande sur les marchés anatoliens, où ils étaient présents : « Concernant l'étoffe fine que tu m'as envoyée, fabriques-en de pareilles et fais-les moi porter par Assour-idî, et je t'enverrai en retour une demie mine d'argent (par pièce). Que l'on frappe une seule face de l'étoffe, on ne doit pas l'éplucher, son tissage doit être dense. Par rapport aux précédentes étoffes que tu m'as envoyées, ajoute une mine de laine à chacune [de tes étoffes], mais qu'elles restent fines ! Que l'on frappe légèrement l'autre face, et si elle est pelucheuse, qu'on l'épluche tout comme [s'il s'agissait d']une étoffe de type *kutânûm*. [...] Une étoffe achevée que tu fabriques doit être de 9 coudées [4,5 mètres] de long et de 8 coudées [4 mètres] de large ! »

Selon C. Breniquet, les scènes miniatures des sceaux-cylindres, aux époques d'Uruk et Dynastique archaïque (3700 à 2330), illustreraient toute la chaîne opér-

ratoire du travail de la laine : pesée, éti-
rage, filage à la quenouille et au fuseau,
retordage, ourdissage, tissage sur un métier
horizontal ou vertical, pliage des étoffes.
Ces activités artisanales s'intégraient éven-
tuellement à des activités culturelles.

Surtout du bleu et du rouge

Fils et textiles pouvaient être teints à l'aide
de colorants végétaux ou animaux. De
nombreux adjectifs renvoient à des cou-
leurs dont les nuances sont parfois diffi-
ciles à distinguer. Le bleu, qui rappelle le
lapis-lazuli, et le rouge, couleur portée par
les rois, constituent les teintures dominan-
tes. La pourpre obtenue à partir du murex
(un coquillage), utilisé en très grandes
quantités – il fallait quelque 8000 murex
pour obtenir un gramme de colorant –, a
fait son apparition à la fin du II^e millé-
naire sur le littoral levantin et sur les
côtes du golfe Arabo-Persique.

L'artisanat traditionnel des femmes,
celui des artisans spécialisés et l'appari-
tion de véritables industries textiles ont créé,
avec le temps, une très grande variété de
produits : tapis et tentures pour l'ameuble-
ment, sacs, bandages, voiles de bateau,
mais surtout vêtements. Les Mésopota-
miens leur attachaient manifestement beau-
coup de valeur, et ce sont leur finesse et
leur qualité qui les rendaient souvent
précieux. C'est pourquoi il paraissait indis-
pensable de les protéger des mites et d'en
prolonger l'existence en les ravaudant ou
en les recyclant, comme emballages par
exemple. Ainsi, à Babylone, au I^{er} millé-
naire, des ravaudeurs se spécialisaient dans
la réparation des pièces de lin usées.

Toute cette variété se révèle dans la
terminologie des textiles et des vêtements.
Un colloque international, tenu à Copen-
hague en 2009 et organisé par Marie-Louise
Nosch, du Centre de recherche sur les tex-
tiles, et moi, a souligné l'abondance de ces
termes dans les textes cunéiformes. Ce

3. LA STATUE DE GOUDÉA (à gauche),
prince de la cité-État de Lagash, montre
le souverain vêtu d'une seule pièce de tissu
drapée, qui laisse l'épaule droite dégagée.
Cette statue en diorite, conservée au musée
du Louvre, date d'environ 2 120 ans
avant notre ère. Le haut de la stèle du code
de Hammourabi (à droite) représente
le souverain babylonien, à gauche, faisant
face au dieu Shamash. Il porte le bonnet
du souverain paléobabylonien, et est vêtu
d'une seule pièce de tissu drapée, laissant
aussi l'épaule droite dégagée. Cette œuvre
datée du XVIII^e siècle avant notre ère
est présentée dans la salle
paléobabylonienne au musée du Louvre.



M. Esling



Gianni Dagli Orti/CORBIS



© Shutterstock/Kamira

4. ASSOURBANIPAL, le dernier grand roi d'Assyrie (669-627 avant notre ère) est montré sur ce bas-relief découvert à Ninive dans un corps à corps avec un lion asiatique, qu'il est en train de transpercer de son épée.

Comme celui de l'archer qui l'accompagne, le manteau qu'il porte semble taillé pour l'action, puisqu'il libère le mouvement des genoux tout en protégeant le mouvement des chevilles.

riche vocabulaire fait apparaître d'importants particularismes régionaux.

Une même racine peut être employée durant de longues périodes pour désigner des étoffes très différentes. Le nom akkadien d'un textile en lin, *kitûm*, construit sur la racine sémitique *ktn*, a par exemple donné naissance à la longue chemise grecque *khiton*, déjà connue sous la forme *Ki-to* en linéaire B (écriture ayant servi à transcrire le mycénien, une forme archaïque du grec ancien). Or la même racine désigne aussi une étoffe faite en laine (*kutānum*) dans la documentation assyrienne du début du II^e millénaire. Elle a peut-être donné naissance au mot *kitinnu* dans les sources babyloniennes du VI^e siècle, et au terme « coton » dans plusieurs langues modernes. Certains corpus, telles les archives royales du palais de Mari (début du II^e millénaire), évoquent le vêtement coupé et cousu, généralement réservé à l'élite, tandis que les archives privées contemporaines appartenant aux marchands assyriens traitent surtout de pièces d'étoffes.

À quoi ressemblaient les vêtements confectionnés ? Une idée nous en est donnée par l'iconographie. De tels documents sont heureusement abondants, mais biaisés par les conventions auxquelles devaient se conformer les artistes ayant créé ces représentations. En outre, les textes et les images ne coïncident pas toujours.

Des codes vestimentaires

Ainsi, un texte religieux babylonien du début du II^e millénaire précise que les hommes doivent couvrir leur côté gauche tandis que les femmes doivent couvrir leur épaule droite ; or les représentations ne sont pas aussi systématiques, et quelques statues montrent les deux épaules couvertes... De même, selon les lois assyriennes de la seconde moitié du II^e millénaire, les femmes d'un certain statut social se couvraient la tête d'un voile, alors que dans l'iconographie, les femmes sont en général figurées nue tête !

Les premiers vêtements apparaissent dans les textes et dans l'iconographie vers la fin du IV^e millénaire. Dans les scènes représentées sur le vase d'Ourouk, vase datant d'environ 3000, haut de un mètre et conservé au musée de Bagdad, le vêtement est à l'évidence réservé à l'élite, les serviteurs étant représentés nus. Ainsi, comme aujourd'hui, l'habit, tout comme les bijoux, reflète le statut social de la personne. Jusqu'au II^e millénaire, il semble fait d'un seul tenant. Au IV^e millénaire, à Ourouk, il se résume à une simple jupe. Dans la première moitié du III^e millénaire, à l'époque protodynastique, le *kaunakès*, sorte de jupe à volants constitués de mèches superposées, fait son apparition (voir la figure 2).

Benjamin Foster, de l'Université de Yale, a récemment montré que le vêtement s'est diversifié à l'époque d'Akkad (XXIV^e-XXIII^e siècles) : aux côtés de la jupe ou du vêtement « en tuyau » sont apparus le drapé et la toge, confectionnés à partir d'une étoffe plus fine (voir la figure 3). Le drapé nécessitait de grandes pièces d'étoffe et devint